

L'enseignement supérieur à l'horizon 2050.

Patricia Ruiz Bravo L

Directrice de la chaire Unesco pour l'égalité des genres dans les institutions d'enseignement supérieur

Université pontificale catholique du Pérou (*Pontificia Universidad Católica del Perú*)

Les défis de l'enseignement supérieur à l'horizon 2050 sont énormes. Il faut, d'une part, répondre aux dilemmes et aux demandes que posent les changements sociaux, économiques et technologiques qui ont eu lieu durant les dernières décennies, et d'autre part, incorporer les changements que la pandémie a causés dans l'enseignement supérieur.

Dans le premier cas, l'enseignement supérieur s'est trouvé assailli par les exigences du marché et des entreprises, mais aussi par les perspectives de professionnalisation d'un nombre croissant d'étudiants, qui ont accru sensiblement le nombre d'inscrits dans l'enseignement supérieur en Amérique latine et dans d'autres régions du monde. L'expansion des classes moyennes et leur souhait de progression et de mobilité sociale ont provoqué une explosion du nombre d'étudiants dans les universités et les instituts d'enseignement supérieur. Les étudiants sont maintenant différents, hétérogènes, et leurs attentes et exigences le sont également. Le défi est ici de savoir comment trouver un juste milieu. Sans tomber dans une instrumentalisation de l'enseignement supérieur, il s'agit de voir comment répondre à ces demandes de professionnalisation et d'employabilité sans laisser de côté la formation humaniste, l'esprit critique, l'éthique et la recherche du bien commun.

Par ailleurs, la pandémie a mis en évidence, dans le cas du Pérou et de l'Amérique latine en général, les grandes inégalités qui existent entre les étudiant(e)s de l'enseignement de base et supérieur. L'enseignement à distance est devenu nécessaire, mais il n'a pas été à la portée de toute la population universitaire. En effet, certaines universités ont pu passer rapidement à un format à distance, mais beaucoup d'autres n'avaient pas les plateformes et les capacités nécessaires pour mettre en place ce système. Mais il ne s'agit pas seulement des enseignants et des universités. Beaucoup d'étudiants n'ont pas accès à internet ou n'ont pas suffisamment d'ordinateurs, de tablettes ou de téléphones chez eux, pour recevoir et participer aux classes. Quand les familles n'ont qu'un seul ordinateur, l'éducation à distance n'est pas viable. Le résultat en est l'abandon de l'université ou de l'institut. À cela, il faut ajouter la perte des emplois et la contraction de l'économie, qui ont frappé les secteurs vulnérables mais aussi des secteurs de la classe moyenne. La pauvreté s'est accrue pour atteindre les niveaux d'il y a dix ans, du moins dans le cas du Pérou. Dans ce contexte, les dilemmes sont plus complexes et les propositions aussi, car les écarts se sont creusés.

C'est compte tenu de ces deux processus en cours, que je présente mes propositions pour l'université que j'aimerais pour l'an 2050.

**Maintenir comme axe la formation humaniste** centrée sur l'être humain et le bien commun. Il ne s'agit pas seulement de former des professionnels spécialistes ayant de hautes capacités techniques, pour qu'ils s'incorporent à un marché de plus en plus compétitif et productiviste. En effet, il faut former des spécialistes et des professionnels, mais ce qu'il faut maintenir comme mission fondamentale de l'enseignement supérieur c'est la formation de personnes ayant une vue humaniste, éthique et où les émotions tiennent une place centrale. Il est impératif que cette mission essentielle de l'université soit maintenue et renforcée. Il s'agit, comme le signale le prix Nobel Amartya Sen, de placer les personnes au cœur du processus de développement. Cela exige une formation intégrale, dans laquelle les humanités, les arts et les sciences dialoguent avec les ingénieries, la technologie et l'innovation, pour former des personnes professionnelles compétentes, ayant la capacité d'agir de façon éthique, engagées avec la société et visant le bien commun.

**L'équité de genre.** Je rêve d'une université où les hommes, les femmes et les personnes LGBTQ puissent faire partie d'une communauté qui se respecte et où la discrimination, l'injustice et l'intolérance ne soient plus que du passé. Cela suppose un enseignement supérieur qui fasse attention à différents intérêts et que l'on ne reproduise pas dans les carrières et les disciplines les stéréotypes de genre. Les ingénieries et les sciences doivent s'ouvrir aux femmes, tout comme les humanités, l'éducation et l'art, aux hommes.

J'espère voir des espaces sans harcèlement professionnel, sexuel et sans violence de genre. Les espaces de l'enseignement supérieur sont des microcosmes qui reproduisent les tares sociales, mais ils peuvent être, en même temps, des espaces de réflexion critique sur le sexisme et les comportements machistes qui imprègnent leur campus. Le défi est de transformer l'ethos patriarcal qui marque les institutions de l'enseignement supérieur depuis leur fondation. L'idée, erronée, que la production de la connaissance est une tâche revenant aux hommes doit être mise en question et transformée. Dans la tâche difficile de construire une nouvelle connaissance, il faut que toutes les personnes, indépendamment de leur sexe ou identité de genre soient reconnues et mises en valeur.

**Inclusion de la diversité des savoirs, des cultures et des groupes sociaux.** Les études supérieures ont été pendant longtemps, le privilège des élites. Néanmoins, les changements économiques et sociaux ont occasionné l'expansion de l'enseignement supérieur, ce qui a provoqué la croissance et l'explosion de la population universitaire. Beaucoup de groupes des classes moyennes et populaires ont pu entrer à l'université pour accomplir leur espoir de professionnalisation et de mobilité sociale.

Cependant, avec cette incorporation de divers groupes sociaux, plusieurs points sont encore à résoudre. D'une part, la population indigène et native y est encore très peu présente et, d'autre part, ce qui est peut-être le plus important, malgré son inclusion comme personnes, ses savoirs, ses cultures et son expérience en sont exclues, parce qu'ils ne sont pas considérés comme de la connaissance. Leurs corps entrent à l'université dépouillés de leur esprit et de leur culture. Qui plus est, ils doivent même

les renier parfois. Il en résulte ainsi le paradoxe selon lequel pour progresser, ils doivent renoncer à ce qu'ils sont. Une violence qui doit prendre fin.

En 2050 j'espère que l'enseignement supérieur sera divers, non seulement en ce qui concerne les groupes sociaux, mais aussi quant aux connaissances procédant de différentes cultures et expériences. Nous devons apprendre à travailler et à construire de la connaissance dans le dialogue. Il est vrai qu'il y a quelques rares expériences d'universités interculturelles, mais je pense que ces propositions devraient être élargies de façon à ce que l'enseignement supérieur inclue ces modalités. Cela représente un enrichissement et une démocratisation.

**Engagement envers la société et classements (*rankings*).** J'aimerais qu'en 2050 on ait réussi à se délivrer de l'euphorie des classements. Il est important de repenser les apports de l'université à la société, à travers ses différents domaines : enseignement, recherche, responsabilité sociale. Les universités doivent assumer leur engagement envers l'espace public, elles doivent être une référence pour faire face aux divers problèmes et répondre aux urgences des personnes. Ceci veut dire que l'enseignement supérieur doit sortir de cette course folle aux classements et aux publications dans les revues indexées. Les universitaires n'ont plus le temps de se consacrer avec acharnement à l'enseignement et de considérer la recherche comme un processus créatif dans lequel interviennent les étudiants et où l'information est traitée par la discussion des différents points de vue. L'image du bon chercheur, qui est mise en Avant maintenant, est celle de celui qui publie le plus dans des revues indexées, avec de bons avis et d'excellente qualité. Personne ne se demande ce que deviennent ces articles, quels bénéfices immatériels et matériels ils apportent aux personnes et aux communautés en général. Quel est leur apport au développement humain des personnes et de sociétés en particulier ? Ceci est encore à évaluer.

Cette course est en train de faire disparaître les communautés d'enseignants à l'intérieur des universités. Le travail individuel, le productivisme, le succès personnel sont privilégiés. Il n'y a pas le temps pour repenser ce que l'on fait, les méthodologies, les changements et les défis. Il n'y a le temps que pour penser à placer un article dans telle revue de prestige. Il convient de signaler qu'il existe des études qui montrent les intérêts éditoriaux qui se trouvent derrière cette obsession pour les publications et les indexations et qui signalent les mobiles économiques et les arrangements non académiques qui se tissent. L'exacerbation de cette tendance doit s'arrêter. Il s'agit d'obtenir un équilibre qui empêche l'hyperspécialisation qui est en train de se créer et qui n'aide pas beaucoup à penser à une université engagée avec son entourage. À ce niveau, je dois signaler l'importance que prend la santé mentale dans ce processus d'hyper-productivisme et de concurrence individualiste. Dans l'université que j'imagine, le bien-être – au sens large du terme- doit être un facteur clé à promouvoir et à préserver.

**Pluriversalité. Flexibilité et versatilité : ouverture des disciplines et des murs universitaires.**

Je rêve d'une université plus libre et moins rigide qui puisse répondre aux différents intérêts et demandes des étudiants, des enseignants, du marché, des communautés et

de la société. Du moins en Amérique latine, et au Pérou, les études sont très disciplinaires et assez rigides. Il est difficile pour une personne de suivre plusieurs matières à la fois si ce n'est dans le cadre des Facultés ou des Écoles.

Je pensé qu'une plus grande flexibilité est nécessaire, afin que l'apprentissage puisse avoir lieu dans les différentes unités de l'université, mais aussi à l'extérieur de celle-ci. Les expériences que l'on appelle maintenant « extra scolaires » ou « hors programme » doivent être reconnues comme faisant partie de la formation et non comme "un extra". La participation des enseignants et des étudiants à des projets de développement, à des expériences communautaires, à des institutions et des organisations indigènes, doivent faire partie de cet apprentissage ouvert et créatif. C'est une exigence d'ouverture et d'apprentissage de coexistence.

Dans ce même sens, il faut reconnaître d'autres enseignants, qui sans avoir un titre académique, peuvent faire partie d'un personnel enseignant grâce à ses savoirs et ses expériences, en se fondant sur d'autres reconnaissances, comme par exemple, les pairs et les communautés d'experts non académiques.

Ceci nous mène à repenser les accréditations rigides et à un seul format, qui ignorent l'interculturalité et l'interdisciplinarité. En ouvrant l'université à son entourage social, tout le monde gagne et les écarts entre l'académie et la société se combleront. Evidemment, ceci n'empêche pas qu'il y ait des espaces spécialisés pour ceux qui demandent cette formation. L'idée n'est pas de nier des possibilités, mais de les élargir. L'enseignement en présentiel s'ajoutera à l'enseignement à distance, sans que cela implique la subordination de l'une à l'autre. Il s'agit de penser à une université déterritorialisée, dé-patriarcalisée et décolonisée qui puisse atteindre davantage de personnes, qui se joignent à la tâche de construire de la connaissance, sur la base du respect, du dialogue, de l'esprit critique, de l'imagination et de l'amour pour le bien commun.

### **Comment cette université contribue-t-elle à de meilleurs futurs pour 2050 ?**

Je pense qu'elle y contribue de multiples façons. D'abord, en renforçant la mission de l'université humaniste, éthique et engagée socialement, centrée sur les personnes, nous luttons contre un des grands fléaux du monde actuel : la corruption. Les divers scandales à différents niveaux aux quatre coins du monde, nous mènent à penser qu'il est crucial de revoir la formation et l'éducation que nous offrons. Nous devons de nouveau penser à l'importance de la société active et vigilante dans l'enseignement universitaire.

Ensuite, l'esprit critique prépare les étudiant(e)s à prendre du recul et avec discernement l'information qu'ils reçoivent et la façon dont elle est utilisée. Avec la formation que nous proposons, les personnes développeront une capacité de jugement argumenté et émotionnellement engagé. Ils pourront faire face aux infox et seront capables de présenter des opinions contraires à celles d'une majorité qui se base sur des préjugés, des faussetés ou de l'ignorance.

Et enfin, en intégrant différents savoirs, groupes et cultures, nous formons des personnes empathiques, qui respectent les savoirs différents et reconnaissent les

limites de toute connaissance. Ceci permet de chasser les stéréotypes et, avec le temps, la discrimination.

Ce n'est pas évident que l'inégalité disparaisse durant ces années, mais par contre les bases de sa légitimité et de sa reproduction seront sapées.

Finalement, la versatilité et la flexibilité nous préparera avec de meilleurs outils pour faire face à un monde dont les caractéristiques sont aujourd'hui difficiles d'imaginer. Il est question d'une société extrêmement numérisée, avec des drones et des robots, dans laquelle l'incertitude est la seule chose certaine que nous laisse la pandémie. Et c'est justement un enseignement supérieur qui ouvre ses murs et qui travaille – avec un dialogue respectueux et horizontal – avec les différentes institutions sociales, celui qui nous prépare à faire face à la complexité et l'incertitude.